

pour le 14 un cirque tout-à-fait olympique, deux fléaux à la fois. Ce n'était pas assez d'avoir rempli depuis plusieurs mois les poches de nous ne savons combien d'acteurs, d'avoir nourri des troupes de fainéants, gros et gras, qui assourdisaient nos rues des sons criards de leurs sérinettes, il nous fallait subir encore des roucoulements nouvelles, et des danseuses, et des acrobates sous toutes les formes. Vraiment le Canada est un heureux pays, tout le monde cherche à lui plaire et à le divertir. Il faut que nous ayons à l'étranger une singulière réputation, pour que tous les baladins des deux mondes viennent ainsi avec une confiance assurée exploiter nos poches et notre hospitalité. Et sur cet objet nous dirons toute notre pensée sans crainte et sans réserve aucune; car nous sommes sûrs d'être approuvés par les gens sages et amis de notre pays. Il y a plus, c'est que de notre part c'est un devoir de nous élever contre les abus de quelque nature qu'ils soient et de quelque part qu'ils viennent, en sorte que nous mériterions le blâme en ne signalant pas ceux surtout que la morale et la religion condamnent. On a dit cent fois avant nous et cent fois mieux que nous ce qu'il fallait penser des spectacles: nous ne répéterons pas ce que les moralistes de tous les siècles ont écrit touchant le danger de cette sorte de plaisirs. D'ailleurs l'opinion et la morale publique parmi nous ont fait suffisamment justice de ces divertissemens. C'est donc sous un autre rapport que nous les envisageons en ce moment. Et d'abord sommes-nous donc assez riches, notre pays est-il donc si prospère, que nous puissions payer sans remords des troupes de comédiens et de jongleurs? Les ronds de jambe d'une danseuse, les fioritures d'une chanteuse, les cirques et les mignonnettes sont-ils donc choses si nécessaires et si précieuses que nous dussions les payer de notre dernier écu, lorsqu'autour de nous nous entendons crier misère et famine? Et qu'on ne nous dise pas que tous ceux qui vont là sont riches, ont du superflu, et qu'ils sont maîtres de leur fortune et de leurs plaisirs. Nous contestons cette assertion que tous ceux qui fréquentent les spectacles soient des gens riches: nous en appelons avec confiance aux spectateurs eux-mêmes. Nous contestons davantage encore qu'ils puissent ainsi enlever à tant de pauvres, à tant d'œuvres utiles des secours et des biens auxquels ils ont aussi, pensons-nous, des droits inaliénables. Eh quoi! l'on prodiguera pendant quelques heures l'or et les applaudissemens à des gens dont le mérite, quand ils le possèdent, est d'exciter de fausses douleurs ou de factices joies, et l'on n'aura au sortir de là que des refus et de l'insensibilité pour les douleurs vraies, navrantes que l'on rencontrera sur son chemin! Et voilà pourtant ce qui arrive. N'avons-nous pas vu des personnes remplir la sébille d'un montreur de singes, et refuser l'instant d'après l'aumône à une pauvre vieille femme qui n'avait peut-être pas mangé depuis deux jours, qui n'avait personne sur la terre pour prendre en pitié sa misère? Non, toutes vos richesses ne vous appartiennent pas. Tant qu'il y aura des pauvres à soulager, des orphelins à nourrir, des malades à secourir et à visiter, des œuvres charitables à entreprendre et à terminer, ni votre argent, ni vos loisirs ne seront entièrement à vous. Puis où vont ces sommes que l'on jette chaque soir à des acteurs? Car ne pensez pas que ce soit par amour et par estime pour vous que cette gent nomade vienne vous vendre des plaisirs. Elle a beaucoup d'estime et d'amour pour votre or; elle en fait cas bien autrement encore que de vos bouquets et de vos couronnes. Pour elle la ville la plus civilisée et la plus digne de considération, est celle qui paie le mieux. Et le prix dont on a payé ses roulettes où va-t-elle le dépenser? partout ailleurs que dans le pays où elle l'a gagné. Quand les jambes devenues raides ne peuvent plus cabrioler devant un parterre ébahi, quand les mâchoires ébréchées ne peuvent plus réciter proprement une tirade sentimentale, quand les rides ne peuvent plus se dissimuler par le crépissage d'un perruquier, chacun de ces comédiens va s'asseoir sur ses couronnes fanées et rire, en mangeant son revenu, des bonnes gens qu'il a fait rire ou pleurer autrefois.

On nous dira peut-être que nous prêchons la barbarie, que nous avons des idées rétrogrades, qu'il faut encourager les arts et les talens, que la gloire des artistes (et Dieu sait comme on prodigue ce nom) fait celle d'un pays, et bien d'autres choses encore, car que ne dit-on pas? Nous répondrons que quand il en serait ainsi que l'on dit, ce reproche ne nous toucherait guères, quand la religion et la morale nous tracent notre ligne de conduite. Mais nous sommes loin d'accepter le reproche d'être moins soucieux de la gloire nationale que ceux qui nous en accuseraient ici. Et d'abord où sont ces talens, ces immortels artistes dont la gloire doit déteindre un peu sur le Canada? Ce sont

météores annoncés bien des fois, invariablement à chaque saison, mais qui sont à venir encore, pensons-nous. Ayons donc la sagesse et la modestie de croire que des artistes dignes de ce nom ne viendront pas s'asphixier dans des salles enfumées, pour mendier les applaudissemens d'un parterre trop peu nombreux pour payer leurs talens. A notre époque surtout les artistes sont les meilleurs spéculateurs du monde, et un talent véritable, capable de se faire jour en Europe, ne viendra pas se fourvoyer ici, où un si petit nombre d'admirateurs pourra l'apprécier et le récompenser. Ils connaissent mieux que cela leur arithmétique et le calcul différentiel. Et au fond nous en bénissons Dieu, car dans la situation financière où nous sommes, le sort de Rome qui demandait du pain et des spectacles ne nous paraît pas assez digne d'envie, pour que nous souhaitions à nos théâtres plus d'attraits et à nos concitoyens plus d'encouragemens pour ces importations. Ce n'est donc pas une gloire véritable et encore moins une gloire nationale qui résulte pour nous de ces spectacles sans fin. Nous rougissons au contraire de voir que ces spéculateurs étrangers doivent avoir pris de nous une idée bien peu honorable en comptant nous faire admirer et payer bien cher leurs médiocrités. Et chaque applaudissement qu'on leur donne, chaque écu qu'on leur jette, nous semble une flétrissure à l'honneur national et un vol fait à notre pays. Oui, nous serions moins sévères, si des enfans du sol s'émancipaient à ce point que de se donner en spectacle sur des planches, croyaient trouver leur gloire à divertir chaque soir des spectateurs dont ils sont devenus la chose et qui ont acheté le droit de les siffler. Cette gloire, puisque gloire va, quelque pauvre et quelque minime qu'elle fût, serait indigène et nous coûterait moins à pardonner. Mais que des talens qui n'ont de réalité que dans les réclames, que des nullités pitoyables dans des genres dont chacun peut connaître la valeur, viennent de l'étranger voler les applaudissemens de nos jeunes hommes et escamoter l'argent de la bonne ville de Montréal; voilà ce que nous ne pouvons ni comprendre ni tolérer. Mais dira-t-on encore, ce sont plaisirs à la mode, c'est un mal nécessaire et que ni vos sermons, ni vos critiques n'empêcheront. Ils étaient aussi à la mode dans Rome aux jours de sa décadence; ils sont aussi à la mode dans Paris, dans Londres, dans les villes les moins morales de l'Europe; il est aussi à la mode de nouer là des intrigues dans le goût de celles qu'on applaudit; et il faut que les commissaires de police se multiplient pour ces heures et ces lieux-là, afin que la sécurité de la société ne soit pas en danger. On a dit aussi dans tous les tems que les théâtres étaient un mal nécessaire, et on le dit de choses bien plus honteuses, vous le savez. S'ensuit-il que les moralistes des tems anciens et modernes aient fait acte de folie en les condamnant? S'ensuit-il qu'il faut applaudir à tout le mal que les passions déclarent nécessaires? On n'oserait le dire sans doute, et voilà pourquoi nous croyons faire acte de haute raison et de moralité en nous élevant contre des spéculations immorales et des réclames qui en sont les complices, avec une parfaite assurance. Pour l'honneur et l'intérêt de notre pays, gardons nos applaudissemens, notre encouragement, notre or pour des œuvres plus dignes et plus profitables. Eh quoi! n'y a-t-il plus de pauvres à secourir, d'industrie à favoriser, de nobles entreprises à protéger, de bien réel à faire parmi nous? N'y a-t-il plus même de plaisirs et de légitimes divertissemens à trouver chez nous, sans qu'il soit besoin d'appeler d'avidés histrions à notre secours? Sommes-nous si blasés déjà sur les joies pures et vraies de la famille, de l'amitié, des cercles intimes, que nous ne puissions plus être éveillés que par les émotions de ces plaisirs factices et payés aux étrangers? N'y a-t-il plus de livres pour nos jeunes gens, n'y a-t-il plus rien à voir, plus rien à apprendre et à étudier, n'y a-t-il plus de sociétés et de causeries scientifiques, morales et littéraires pour venir en aide à leurs loisirs? Des plaisirs! Eh, faites donc le dixième du bien que la providence de Dieu, et votre position, et votre fortune, et vos talens, et vos bonnes qualités, et votre cœur mettent à votre portée et sous votre main, et vous aurez des plaisirs qui combleront votre ame d'un bonheur inconnu et toujours nouveau. Des plaisirs! Vous en avez en abondance à côté de vous, il ne s'agit que de les cueillir. Et ce qui est plus précieux, c'est qu'ils ne coûteront ni argent ni remords, c'est que votre pays en goûtera les fruits avec vous, en bénira Dieu pour vous. Ainsi, par intérêt propre, et par amour de la gloire et du bonheur de votre patrie, n'encouragez pas des étrangers qui viennent spéculer sur des passions qui, Dieu merci, ne sont pas encore si universellement les nôtres, que nous ne puissions leur dire qu'ils se sont trompés de chemin, et qu'ils n'ont rien de commun avec nous.